

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 52 [i.e. 25]

Artikel: Un fléau
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



AU PIED DU JURA

L'Isle.

COMME dame Berthe, princesse lointaine, notre chère, notre douce montagne du couchant à le pied long, plus long que l'imaginer tel lecteur sédentaire du livre de M. Victor Bourgeois. Nous pensions à ce guide et à l'art difficile d'intituler les œuvres régionales quand hier douze voyageurs transis s'exhortaient à la patience en se disant : « Si l'on frissonne ici, c'est qu'on est au Pied du Jura ».

C'était à l'Isle que l'auto nous amenait en pèlerinage particulier, aussi sérieux que tel autre, comme vous le verrez tout à l'heure.

En attendant une séance « revêtue », comme disent les Neuchâtelois toujours solennels, quelqu'un nous fit d'emblée mais en hâte les honneurs de ces lieux et s'écria : « Messieurs, voici Versailles ! »

L'orateur improvisé n'était ni syndic, ni ministre, ni gazetier mais simple agriculteur venu des rives du Talent.

Versailles au pied du Jura ! oui bien le compliment est juste, car se trouver tout de go devant cette Venoge étalée en pièce d'eau, dotée d'une fontaine aérienne, bordée d'un bouquet d'arbres immenses, voilà qui nous transporte très loin, de l'autre côté de la muraille bleue. Quand, plus tard, un artiste nous chantera « Le petit Grégoire » de Botrel, évoquera le bon roi Louis XVI, chacun évoquera le décor historique en regardant vers les eaux jaillissantes, vers le parc, vers le château de l'Isle. C'est tout de même précieuse pour un magistrat de pouvoir tout de suite se servir de l'histoire locale en saluant certains hôtes, certaines compagnies accourues en sa commune.

Il y avait hier plus de quatre-vingt personnes dans la grande salle de l'Isle lorsque M. le syndic parla de « seigneurie et de château » comme des motifs du choix de l'Isle pour l'assemblée en question. Il n'errait point absolument, l'orateur, car je crois bien que les villages « à vieilleries » comme les autres, les tout neufs, les sans histoire, les sans clocher surtout, s'amuse à les nommer, bénéficient bel et bien d'un lustre spécial, fortement attrayant.

Les respectables vieillards, les hommes en pleine vigueur, les jeunes congressistes qu'on vit hier dans ce petit Versailles n'ont pas longtemps erré sur des sentiers historiques, la vie, les devoirs présents les réclamaient durant de longues heures. Ils étaient invisibles, étant cloîtrés dans une vaste enceinte, dans un temple moderne, c'est dire que l'Isle n'est pas un musée, un pays mort et qu'on y combat même la régression au siècle des seigneuries.

Laissons nos progressistes en leur congrès actif et pour un instant écoutons loin des soucis présents la voix d'un joli et même d'un beau passé.

Il y a beaucoup, beaucoup d'eau dans ces lieux dont l'appellation est déjà si aquatique, tout

comme certain quartier de notre Yverdon. Tout de même ne remontons pas au déluge ; du reste cette fontaine merveilleuse qui chante si fort en ce petit lac artificiel n'y a plus rien des siècles de pierre, de bronze ni de fer. C'est tout au plus si, céans, l'on pense à la veine du sire de l'Isle, Claude Dortans, lequel trouva moyen, après avoir bataillé à Yverdon contre les Bernois, de conserver son manoir et ses domaines en payant forte somme, il est vrai, aux vainqueurs de la noblesse vaudoise.

Les Dortans finirent en quenouille, la dernière demoiselle épousa, en 1614, le Franco-genevois Esaïe de Chandieu et ce fut un de ses descendants, Charles de Chandieu, enrichi à Versailles, sous Louis XIV, qui construisit en 1696 la superbe demeure aujourd'hui debout, toujours belle mutilée en sa couronne de parcs, mais rafraîchie quant au visage.

Ces allées, ces bosquets, ces eaux si gracieuses sont pour ce village, l'héritage d'un seigneur fastueux qui n'eut pas peur de « liquider » dans plus d'un sens les biens dont la fortune l'avait comblé. Dire que c'est l'illustre Le Nôtre, jardinier du Roi de France, qui traça les plans de ce beau domaine ! On comprend qu'à l'Isle, les moins savants osent parler de Versailles en montrant leur petite patrie.

Présentement, les frondaisons majestueuses, les éclats de voix des nymphes ne charment plus ni seigneur ni dames. Tout ce monde, riche et puissant, tout cet âge brillant ont disparu. Les Chandieu ont légué au de Loys de France leurs titres sinon leurs terres. *Tempora mutantur !* Ici, la nation est entrée dans l'héritage des seigneurs et c'est la commune de l'Isle qui, dans la personne de son syndic peut nous dire et nous dit : « Entrez dans notre château. » On en a fait une école, de ce château. Autant mieux cela, qu'un hôtel ou un grenier. Une école ! c'est la vie n'est-ce pas, c'est même le meilleur de la vie, tout au moins la fleur précieuse.

Pour les murailles et les jardins, pour les bassins d'eau mouvante, la présence de ce peuple d'enfants vaudois est une sérieuse garantie de respect, donc d'entretien. Devenus édiles, municipaux, syndics, députés, que sais-je encore, les enfants de l'Isle, gardant beau souvenir du cadre de leurs belles années, feront bonne garde autour du bel héritage de pierre, de plantes et d'eaux chantantes.

Pour nous Vaudois d'autres vallons ou d'autres collines, il nous est agréable de rendre visite à ce petit Versailles jurassien. N'imitons pas ces jolies créations, faisons plutôt que chez nous il naisse aussi quelque charme local, clocher, jardin, fontaine ; eux aussi passeront aux générations futures. Il faut que nos petits-fils puissent dire, les vieux de 1925, de 1930 n'étaient point des sauvages.

(Le Nord-Vaudois).

R. Lebrun.

UN FLÉAU

LS sont, ma foi, bien ennuyeux, pour ne pas dire plus, ces gens qui savent tout et qui veulent toujours avoir raison. Sachant tout, ils ne savent rien. Ne dit-on pas que le sentiment de notre ignorance croît en raison de notre savoir ?

Et puis, comment converser avec eux ? Impossible, à moins de partager en tout leur opinion. Car sitôt que vous faites une remarque, que vous soulevez une objection, ils vous interrompent, ils vous arrêtent, plus ou moins poliment :

« Mais non, ce n'est pas ça. Vous n'y connaissez rien. Où donc êtes-vous allé pêcher ces âneries ? Je vous dis que... et c'est comme ça ! »

Il n'y a rien à « repiper ». Il n'y a qu'à s'incliner et à tourner les talons, si on le peut. Rester, c'est alors se résigner docilement au mutisme et à jouer le rôle d'un pleutre, qui acquiesce à tout qui dit toujours « amen ». Ou bien, c'est la dispute, les propos vifs, souvent malheureux, qui dépassent votre pensée et vos intentions, et qu'on regrette après. Mais le mal n'est pas toujours réparable.

Voyez-vous, quand le hasard met sur votre passage un des ces êtres-là, prenez l'autre trottoir, faites l'homme pressé, ne lui accordez pas le plaisir — le seul qu'il ait — de donner l'essor à son insupportable faconde. Et si vous ne pouvez lui échapper, usez de l'ultime moyen, faites le sourd. Il en aura bientôt assez de s'époumonner. Et, vous savez, l'on dit qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Ces gens-là, on devrait les mettre à l'écart, les laisser entre eux, en proie à leurs entêtements, à leurs obsessions, à leurs incivilités réciproques. Et s'ils en venaient aux mains, ce qui pourrait bien arriver, eh ! bien, tant pis. Eh ! si seulement une bonne « tricotée » pouvait les guérir. Mais ce n'est pas probable. Or donc, il faudrait une « tricotée » qui leur laissât tous leurs membres intacts... pour une autre fois.

Et, maintenant, ouvrez l'œil ; soyez sur vos gardes. A l'approche de l'ennemi, faites volte-face. Ne vous inquiétez pas, c'est une fuite honorable et à la fois prudente et intelligente. Il y a des ennemis auxquels il faut montrer la face ; mais aux gens dont nous parlons, c'est le dos.

J. M.

RÉPONSE A MONSIEUR ANDRÉ MARCEL

*C'est de tous temps que demoiselles
Ont su jouer de la prune
Sans que jamais les jeunes gens
Aient trouvé cela déplaisant !
L'amour, n'est-ce donc pas l'aimant
Qui fait mouvoir petits et grands ?
Comme vous, Monsieur, je déplore
L'emploi des fards que l'on arbore,
Mais je hais pour le moins autant
La « cambrure » des jeunes gens
Que le corps « plat », sans agrément
Du sexe que l'on dit « charmant ! »*

*Convenons qu'il faut du courage,
Monsieur, pour se mettre en ménage !
Les besoins vont en augmentant,
Habitudes et vêtements,
Tout subit l'emprise des temps !...
Où sont les mœurs simples d'autan ?...*

Louise Chatelan-Roulet.

Elle n'en avait pas besoin. — Voici une très belle horloge sur la cheminée.

— Oui, elle indique le temps. C'est très utile le jour.

— Je crois que c'est beaucoup plus utile le soir. Vous savez alors à quelle heure votre mari rentre à la maison.

— Oh ! moi, je n'ai pas besoin d'horloge pour cela.

— Et pourquoi ?

— Voici : si je l'entends faire beaucoup de tapage, je sais qu'il est de bonne heure. S'il ne fait pas beaucoup de bruit, est aimable et me dit « bonsoir », alors je sais qu'il est tard. Et enfin, s'il ôte ses chaussures, se couche sans bruit, sans même allumer l'électricité, je suis certaine qu'il est près de 3 heures du matin.